Steinhart, Edward I. – *Black Poachers, White Hunters. A Social History of Hunting in Colonial Kenya*

Oxford, James Currey ; Nairobi, EAEP ; Athens, Ohio University Press
(« Eastern African Studies »), 2006, 248 p.

Yvan Droz

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/etudesafriaines/7576>

DOI : 10.4000/etudesafriaines.7576

ISSN : 1777-5353

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 31 mai 2007

Pagination : 434-436

ISBN : 978-2-7132-2139-2

ISSN : 0008-0055

Référence électronique

Yvan Droz, « Steinhart, Edward I. – *Black Poachers, White Hunters. A Social History of Hunting in Colonial Kenya* », *Cahiers d'études africaines* [En ligne], 186 | 2007, mis en ligne le 08 juin 2007, consulté le 21 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/etudesafriaines/7576> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/etudesafriaines.7576>

Ce document a été généré automatiquement le 21 septembre 2020.

© Cahiers d'Études africaines

Steinhart, Edward I. – *Black Poachers, White Hunters. A Social History of Hunting in Colonial Kenya*

Oxford, James Currey ; Nairobi, EAEP ; Athens, Ohio University Press
(« Eastern African Studies »), 2006, 248 p.

Yvan Droz

- 1 Encore un bel exemple de l'autisme linguistique anglo-saxon ! Voici un ouvrage qui nous présente une histoire sociale de la chasse au Kenya en ne se fondant que sur des recherches publiées en anglais, hélas ! Toutefois, même si ce texte ne profite pas de l'ensemble des sources disponibles sur le thème qu'il aborde – la chasse au Kenya – il présente une contribution notable à l'histoire sociale de ce pays d'Afrique de l'Est, à l'instar des travaux publiés ces dernières années chez James Currey : histoire de l'alcool, de l'administration, etc.
- 2 L'auteur inscrit sa recherche sur les chasseurs « blancs » dans un cadre plus vaste pour intégrer ce type particulier de chasse au sein des pratiques cynégétiques des différents groupes du Kenya. Ainsi, il s'intéresse – trop rapidement – aux sociétés de chasseurs tharaka. C'est dans ces pages que l'ouvrage révèle ses faiblesses ethnographiques : l'auteur nous décrit en deux pages sa propre cérémonie d'« initiation », hâtivement arrangée afin d'en conserver le souvenir pour la postérité. Ce morceau de bravoure apparaît ainsi, sans qu'il soit analysé... comme le souvenir d'un safari. En outre, au détour d'un paragraphe, il nous apprend (par exemple) ne pas connaître le kaolin, pourtant fréquemment employé au Kenya central... Il évoque d'autres pratiques « traditionnelles » succinctement, ce qui laisse l'anthropologue sur sa faim.
- 3 L'auteur s'intéresse ensuite aux « vrais » chasseurs-cueilleurs : les Wataa. Steinhart déplore alors l'absence de données ethnographiques sur ces chasseurs-cueilleurs. Peut-être aurait-il pu s'intéresser à d'autres univers linguistiques, en particulier au monde francophone. En effet, les recherches kenyanistes francophones se portent bien : on ne compte plus les articles ou ouvrages écrits en français sur le Kenya, tant par des anthropologues, que par des politologues, géographes et autres historiens. Si l'histoire

sociale reste bien la chasse gardée des anglo-saxons, ce n'est pas le cas des autres disciplines. Il est donc malheureux de voir des auteurs anglophones faire preuve de méconnaissances linguistiques et donc scientifiques : cela mène à des œuvres partielles qui ignorent de nombreux travaux précieux. En l'occurrence, Jean-Luc Ville¹ a publié récemment le récit de vie d'un chasseur wataa, riche en détails ethnographiques et fleurant bon la mélancolie du temps passé. Edward Steinhart y aurait découvert les éléments nécessaires pour mettre en perspective ses propres données. On regrettera donc la légèreté avec laquelle l'auteur traite des pratiques cynégétiques « traditionnelles » du Kenya.

- 4 Dans les deuxième et troisième parties, Steinhart analyse la chasse « blanche » : il en montre l'évolution entre la fin du XIX^e siècle et le milieu du XX^e siècle. Au cours de cette période, l'objectif de la chasse passe de l'exploit assassin à l'euphémisme photographique. Ainsi, Steinhart présente les effroyables tableaux de chasse d'excentriques ou de célébrités avant de souligner le processus de « civilisation » des pratiques cynégétiques en cherchant à les fonder dans les traditions médiévales européennes. Il rappelle l'importance des transformations technologiques qui voient les expéditions passer de « caravanes » comprenant parfois plusieurs centaines de personnes à des petits groupes de quelques individus fortunés transportés par voie aérienne et terrestre. Ces derniers préfigurent le développement du tourisme moderne que l'auteur n'aborde pas.
- 5 Toutefois, Steinhart décrit l'apparition des préoccupations préservationnistes et présente l'historique des parcs nationaux. Il souligne l'importance de la guerre civile et des techniques contre-insurrectionnelles appliquées aux Mau Mau pour le développement de la lutte contre le braconnage. Ainsi, les gardes-faune des premiers parcs nationaux furent formés à la lutte contre les Mau Mau et ils appliqueront ces techniques contre les braconniers, conduisant à la quasi-disparition de la chasse « africaine » autour du parc de Tsavo. Là encore, le texte de Jean-Luc Ville aurait apporté de précieux compléments à cet historique.
- 6 L'auteur s'excuse de ne pas présenter une analyse genrée de la chasse blanche, comme s'il se voyait pris en faute par la pensée unique des sciences humaines bien pensantes. Pourtant, il s'attache à souligner l'importance des auteuses dans les récits de chasse et leur participation parfois active aux divers safaris de l'entre-deux-guerres. Il décrit en creux le rôle des femmes dans la colonie et souligne le paradoxe de cette société « blanche » qui tentait de reproduire les traditions européennes de la chasse telle qu'elle était pratiquée en Grande-Bretagne, tout en les transgressant, en laissant les femmes y jouer un rôle parfois prépondérant. On regrette d'ailleurs que Steinhart ignore les textes (curieux) de Vivienne de Watteville² qui représente l'anti-héro du chasseur. L'auteur aurait gagné à les intégrer à son corpus, ce qui aurait nourri sa réflexion sur le passage du conservationnisme au préservationnisme. L'ouvrage se termine par une conclusion résumant le propos de l'auteur avant qu'il ne présente, toujours aussi rapidement, une interprétation légère des origines de l'interdiction totale de la chasse décrétée en 1977 au Kenya.
- 7 Bref, bien qu'il présente un aspect trop peu étudié de l'histoire sociale du Kenya, on regrettera que cet ouvrage n'offre pas une analyse plus sérieuse des pratiques cynégétiques des sociétés kenyanes que l'auteur aurait pu aborder par des entretiens lors de son terrain (1987). En effet, il évoque à plusieurs reprises l'« invisibilité » des chasseurs africains dans les récits de chasse qu'il étudie, invisibilité qu'il reproduit par

ignorance anthropologique. En outre, la monomanie anglophone dont fait preuve l'auteur nous laisse devant un texte, parfois intéressant, mais qui demeure malheureusement partiel.

NOTES

1. Jean-Luc VILLE & Guyo ABAJILA, *Le dernier éléphant : histoire d'un chasseur kenyan*, Paris, Autrement (« Passions complices »), 2004.
2. Vivienne DE WATTEVILLE, *Un thé chez les éléphants : retour au Kenya*, Paris, Payot & Rivages (« Petite bibliothèque Payot », 385), 2001.